

La révolution philosophique de Luther

par Paul Justin

La révolution protestante est inséparable d'une rupture philosophique majeure, dont l'artisan principal est la théologie développée par Luther. Il s'agit d'une rupture éminemment paradoxale, car si elle est bien de nature philosophique, elle se réclame d'une « antiphilosophie » radicale. Ce paradoxe s'explique car si, *en vérité*, toute théologie ne peut se développer que sur une base philosophique, celle de Luther entend, *de fait*, rompre cette liaison nécessaire et inévitable. Nous considérons d'abord le *contenu* de cette rupture, consistant dans les conceptions philosophiques inédites de l'homme, de la raison et de la liberté, qui accompagnent l'élaboration des principes théologiques luthériens. Ensuite nous étudions ses *causes*, dans la formation occasionnelle de Luther et la décadence de la scolastique aux 14^e et 15^e siècles. Enfin nous abordons ses *conséquences* sur la conception même de la philosophie et de son rapport à la vérité, qui en font le véritable point de départ d'une forme inédite de sophistique. Nous proposerons en conclusion, à seul titre d'hypothèse, une interprétation générale de la figure de Luther comme point d'ancrage de la modernité, qui à partir d'une pure sophistique de la *confiance* personnelle, fonde à la fois une *théologie sans charité* et une *philosophie sans vérité*.

Introduction

DANS SON OUVRAGE *ORTHODOXIE*, publié en 1908, l'écrivain, catholique et anglais, Gilbert Keith Chesterton livrait ce diagnostic sans appel : « Le monde moderne est saturé des vieilles vertus chré-

tiennes devenues folles ¹. » Un peu avant dans le même livre, il définissait la folie par l'idée fixe et le déracinement de la raison. De ce point de vue, il n'y a aucun doute, le premier chrétien moderne, c'est-à-dire, dans le langage de Chesterton, le premier chrétien devenu fou, porte un nom : c'est Luther. Il fut aussi certainement le plus grand, engendrant paradoxalement, via de multiples traverses et ramifications, ce que nous appelons la modernité, et qui ne serait rien autre chose que ce monde intégralement déterminé par des idées chrétiennes rendues folles. Filiation paradoxale, car il est bien évident que Luther ne fut ni naturaliste, ni moderniste, ni scientifique. Mais peut-être que son étrange « folie chrétienne » permit la libération et le déferlement de toutes les furies antichrétiennes qui déchirent notre monde. C'est ce qui rend d'ailleurs son étude si pénible. Entendons-nous, il ne s'agit pas ici de se plaindre, mais de remarquer un fait objectivement intéressant : travailler sur Luther a quelque chose de douloureux, et même parfois de proprement horrible, qui ne saurait provenir de la seule déviation doctrinale. La raison en est qu'il n'est pas seulement un nouvel hérésiarque, mais bien l'un des piliers de nos temps modernes. Autrement dit, nous sommes nous-mêmes entourés, entachés et assaillis des folies luthériennes, à l'étude desquelles l'âme chrétienne ne peut que ressentir le plus vif déchirement, placée ainsi face au fomenteur lointain des apostasies contemporaines. Comme Luther, notre monde n'est pas seulement hérétique, mais il fait de l'hérésie le ferment nécessaire de toute « vérité ». Comme Luther, il ne se contente pas de définir des vérités hétérodoxes, mais il fait de l'hétérodoxie le principe même de la vérité. Il y a en effet de quoi devenir fou, mais d'une folie toute particulière : une « folie métaphysique » en quelque sorte, qui n'a, quoiqu'en ait Luther, pas grand-chose à voir avec la « folie de la croix ».

C'est dire combien la question philosophique est centrale pour comprendre la révolution théologique de Luther. Au cœur de cette dernière se joue un retournement des principes philosophiques fondamentaux, à commencer par la conception même de la raison. En l'occurrence, le problème est foncièrement celui de l'articulation de la raison et de la foi, de la philosophie et de la théologie, et plus profondément encore, de la nature et de la surnature, de la liberté et de la grâce. En soulignant ainsi la question philosophique, il ne s'agit pas bien sûr de minimiser l'importance incontestable des différents contextes pouvant expliquer la naissance et l'expansion de la Réforme, qu'ils soient purement théologiques, ou bien politiques, sociaux, culturels ou économiques. Il y a de nombreux et complexes débats à ce sujet, nous n'y entrons pas. Mais il faut remarquer que ces débats sont toujours soit théologiques, soit historiques. Or il manque à ce type d'explication l'intermédiaire

¹ — G. K. CHESTERTON, *Orthodoxie*, trad. fr. L. d'Azay, Paris, Climats, 2010, p. 50. Chesterton ajoute : « Elles ont viré à la folie parce qu'on les a isolées les unes des autres et qu'elles errent indépendamment dans la solitude ».

philosophique, par lequel précisément un bouleversement théologique se traduit par des révolutions historiques. La philosophie est le lien nécessaire entre théologie et histoire, et ce pour une raison simple : si la théologie est guidée par la Vérité, l'histoire est menée par les idées. Or le lien entre l'idée et la vérité est précisément l'objet propre de la philosophie. Sur ce point d'ailleurs, Luther ne s'était pas trompé, visant explicitement la philosophie au cœur même de son combat théologique et en vue de la révolution historique de l'Église. Il y fut certainement en partie aidé par ses disciples, notamment Melancton, formé à l'occamisme et à l'humanisme, et Carlstadt, ancien thomiste et adversaire résolu des occamistes, passé vers 1516, sous l'influence vraisemblable de Luther, au camp des ennemis jurés de la scolastique. Luther fonde donc sa Réforme sur des enjeux philosophiques, qui en l'occurrence sont posés dès le départ sous la bannière d'une antiphilosophie foncière sous-tendant toutes ses élaborations théologiques. Ainsi, dans son *Cours sur l'épître aux Romains* de 1515-1516, il en donne le mot d'ordre : « Aboyer contre la philosophie et exhorter à l'Écriture sainte ¹. » L'aspect central de cette supposée « Réforme » est bien l'émancipation de la théologie de toute doctrine philosophique. Il s'agit en somme de mettre en pratique la séparation radicale de la raison et de la foi, posée en théorie, comme nous le verrons, par les thèses occamistes. Ainsi, la bascule théologique de Luther se fait en partie au nom de l'abandon de ce qu'il nomme, d'ailleurs improprement, la scolastique. Un indice très fort de cette coloration philosophique est son insistance à qualifier de « sophistes » tous ses détracteurs. Insistance parfaitement paradoxale, il faut le noter d'emblée, puisque si depuis Socrate le sophiste est l'ennemi du philosophe, Luther n'emploie cette injure qu'en vue du bannissement de la philosophie. Le *sophiste* est chez lui trop philosophe.

Si, selon le mot de Michelet, Luther fut le « libérateur de la pensée moderne », c'est donc d'abord parce que la théologie luthérienne est le vecteur d'une rupture philosophique majeure, sur laquelle, en même temps, elle s'appuie. Cette rupture est éminemment paradoxale, car bien qu'elle soit de nature philosophique, elle se réclame d'une « antiphilosophie » radicale. Ce paradoxe s'explique d'ailleurs assez bien, et il est même tout à fait significatif. Si toute théologie ne peut se développer que sur une base philosophique, celle de Luther entend rompre cette liaison pourtant nécessaire et inévitable. Autrement dit, son anti-philosophisme est encore une position philosophique, et ne peut pas être autre chose. Pour étudier cette rupture, nous en considérerons d'abord le *contenu*, en rappelant les conceptions inédites de l'homme, de la raison et de la liberté, qui accompagnent les principes théologiques luthériens. Ensuite nous étudierons ses *causes*, dans la formation occamiste de Luther et la décadence de la scolastique aux 14^e et 15^e siècles. Enfin nous aborderons ses *conséquences* sur la

1 — M. LUTHER, « Cours sur l'Épître aux Romains », *Scolies*, trad. fr. G. Lagarrigue, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, [56, 371], p. 63.